

## Présentation

Frédérique LANGUE

CNRS-CERMA

Aux confins de l'histoire culturelle et histoire des représentations, l'histoire des sensibilités a su, au cours de ces dernières années, conquérir ses lettres de noblesse, et tout particulièrement sur le continent latino-américain et ibérique en général, cet axe y associe également ce qui en fut l'un des piliers. L'inédit, le non-dit, le non-écrit, en vertu de choix plus ou moins volontaires, président en effet à l'édification de discours, voire à la constitution de sources dont le caractère paradoxal ou méconnu contribue à une mise en retrait ou à un déni par l'histoire « établie », quand ce n'est pas par l'histoire « officielle », des événements considérés. L'ensemble des contributions réunies ici s'attache à redéfinir l'histoire des sensibilités en partant, non plus seulement de ce que l'on peut considérer comme ses postulats initiaux – à savoir une anthropologie sensorielle – mais en considérant la « réception de l'événement » dans ses temporalités diverses, dans le cas de l'histoire de l'Amérique latine aussi bien « coloniale » que plus contemporaine. Le passé « révolu » comme l'histoire beaucoup plus récente deviennent dès lors des objets d'analyse qui font une part essentielle à ces thèmes oubliés de l'histoire que sont les affects et les émotions, à des échelles diverses, ainsi qu'à des acteurs sociaux oubliés des histoires « officielles » et à d'autres « traces mémorielles » particulièrement significatives dans le long terme<sup>1</sup>.

L'histoire des sensibilités se veut par conséquent une nouvelle approche des phénomènes sociaux et de leurs acteurs. Elle prête une attention toute particulière au « cours ordinaire des choses », aux faits survenus dans la sphère

---

<sup>1</sup> L'ensemble des chercheurs ayant participé à ce numéro font partie du projet quadriennal (CNRS) d'histoire des sensibilités, <http://www.ehess.fr/cerma> (coord. Frédérique Langue, Sandra Pesavento). Voir également l'ensemble des communications présentées dans le cadre des Journées annuelles d'histoire des sensibilités (EHESS) organisées depuis 2004 et publiées dans la revue *Nuevo Mundo Mundos Nuevos* : <http://nuevomundo.revues.org>

du quotidien, fussent-ils d'infime intensité, aux modalités de leur réception et aux affects, aux émotions qu'ils suscitent à des échelles diverses, et dans l'ordre individuel ou collectif<sup>2</sup>. D'où les orientations de cet ensemble qui, à travers des cas concrets, « en situation » dans le temps et dans l'espace, insiste sur l'écriture de l'histoire en s'attachant à ces objets encore mal perçus que sont pour l'historien les affects et passions, les syncrétismes fondateurs d'identités, les conflits de mémoires et la construction de catégories historiographiques, et enfin cette fabrique d'émotions pour le temps présent que constitue le diptyque violence et guerre lorsqu'il est l'objet de remémorations et de souffrances. Et qu'il justifie l'interrogation portée par certains historiens sur leur travail et le sens que revêtira celui-ci pour les lecteurs à venir<sup>3</sup>.

Terrain novateur, inédit, aux frontières de l'histoire sociale, de l'histoire des représentations et de l'anthropologie culturelle, l'histoire des sensibilités s'est affirmée dans le panorama historiographique de ces dernières années par des ouvrages portant notamment sur les paysages sensoriels, tendance que nous retrouvons en partie dans l'étude de Rosalina Estrada sur les marges de la Puebla *porfiriana*, et en particulier le monde des prostituées et son extrême violence, occultée sans plus de nuances par l'historiographie officielle. Ce texte explore par conséquent des marges inconnues ou laissées pour compte des sensations et des affects (voir les travaux d'A. Corbin, ou d'Arlette Farge), et la présence des prostituées, en tant que partie intégrante d'un quotidien perçu cependant comme une « agression aux sens ». Ce phénomène conduit à considérer un « seuil du sensible », ce que Pierre Vilar avait envisagé précisément du point de vue de l'histoire sociale comme les « adéquations successives des sens aux transformations du réel ». D'où un décryptage inédit de certains usages du passé : ce sont les témoignages et la parole face à un événement, fût-il de faible intensité, les discours et les pratiques culturelles parfois atypiques – ainsi la rumeur – qu'ils inspirent, qui ont ici été pris en compte.

La poursuite de cette réflexion fréquemment omise par les élites culturelles latino-américaines d'hier et d'aujourd'hui s'inscrit par conséquent, et d'une manière beaucoup plus décisive, dans le cadre d'une archéologie de ces mémoires et imaginaires passés sous silence, d'une analyse des processus qui fondent, depuis les champs du culturel et du politique, l'écriture de l'histoire, y compris dans la perspective des chercheurs ici concernés. Il convient à cet égard, et comme le montre très clairement le « syndrome haïtien » (étude d'Alejandro Gómez sur les « sensibilités révolutionnaires » et leur contrepartie historiographique, ou l'approche proposée par Anne Pérotin de la violence révolutionnaire aux Antilles), de « considérer les conflits ou les représentations entre les groupes comme des luttes de représentations dont l'enjeu est toujours leur capacité à faire reconnaître leur identité » (selon R. Chartier). Le surgissement de l'événement (ce « vis-à-vis » privilégié du témoignage), et au

<sup>2</sup> Arlette Farge, « Penser et définir l'événement en histoire. Approche des situations et des acteurs sociaux », *Terrain*, 38, mars 2002, p. 69-78. Arlette Farge, *Le cours ordinaire des choses dans la cité du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, 1994.

<sup>3</sup> Arlette Farge, *Quel bruit froum-nous ? Entretiens avec Jean-Christophe Marti*, Paris, Les Prairies Ordinaires, 2005.

sens de « ce qui advient » (et pas seulement celui qui s'inscrit dans un continuum historique), sa « réception », en d'autres termes, les réactions et appréhensions, individuelles et collectives, et l'expression des sentiments et passions, se situent en effet dans des contextes marqués par des oppositions (le terme choisi est volontairement neutre et purement descriptif) voire des configurations particulières. Le « syndrome d'Haïti » constitue par ailleurs une tentative de remise en cause de catégories historiographiques puisqu'il s'agit de comprendre quel fut l'impact réel (et pas seulement imaginaire ou idéologique) de la Révolution Haïtienne sur la dynamique historique de la Grande Caraïbe au long du XIX<sup>e</sup> siècle : sanglante guerre raciale, instauration de la première république noire du monde ? Les « histoires connectées », ici, celles de Cuba, de la Jamaïque, de la Virginie et du Venezuela, les influences, y compris de la Révolution française, de ses symboles et de ses émissaires dans la Caraïbe représentent un enjeu décisif.

Les univers normatifs, systèmes de valeurs et modèles culturels s'y opposent notamment aux pratiques effectives. Peu importe à cet égard la localisation ponctuelle et spatiale de l'événement – la micro-histoire n'est en ce sens qu'un point de départ parmi d'autres de l'histoire des sensibilités, dont les échelles d'historicité sont extrêmement variables<sup>4</sup>. Il en est de même en ce qui concerne son inscription dans un quotidien circonscrit à un groupe ou à une communauté, ou en revanche à l'échelle mondiale, et ceci, quelle que soit la période considérée, coloniale, XIX<sup>e</sup> siècle/formation des Etats-nations ou « très contemporain ». Sa restitution, mise en valeur par des historiens d'aujourd'hui confère en revanche un sens nouveau à cette histoire du non-dit, refonde une mémoire des faits et des sociabilités afférentes et s'oppose à l'oubli signalé par P. Ricoeur. Tel est notamment le cas quand honneur et violence se croisent par le biais du langage, en d'autres termes des insultes décryptées aussi bien par Marla Eugenia Alborno (Chili, XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles) que par Sandra Gayol à travers la « violence élégante » qui s'exprime à Buenos Aires au XIX<sup>e</sup> siècle. Les configurations étudiées oscillent ainsi de la défense privée de l'honneur, de la légitimité que confère paradoxalement le passage du temps à la mise en œuvre de la justice publique de l'Etat à la pratique d'une violence « interpersonnelle » qui trouve à s'exprimer par le biais des injures, ou d'un tragique dont Foucault signalait bien la nécessité afin d'intégrer des événements douloureux dans un vécu individuel ou collectif. D'où l'intérêt porté aux conflits de voisinages, aux relations hommes-femmes, mais aussi aux rixes, homicides et duels, qui mettent en exergue une autre expression voire dérivation de ces passions, objet central de l'histoire des sensibilités<sup>5</sup>.

Cette démarche conduit non seulement à porter un regard critique sur les historiographies spécialisées et en particulier sur les hagiographies nationales et autres histoires officielles, mais également à l'écriture d'une nouvelle histoire politique qui ne se limiterait plus aux seules institutions fondatrices de légitimité

<sup>4</sup> Nous renvoyons ici à l'ouvrage collectif *Jeux d'écritures. La micro-analyse à l'expérience* (sous la direction de Jacques Revel), Paris, Hautes Etudes/Gallimard/Le Seuil, 1996.

<sup>5</sup> Sandra Pesavento, « Sensibilidades no tempo, tempo das sensibilidades », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*, n°4-2004 : <http://nuevomundo.revues.org/document222.html>

(article de Frédérique Langue). Bien souvent, ce sont en effet des pans entiers des histoires « nationales » qui émergent de la sorte grâce aux témoignages exhumés des archives ou recueillis auprès de témoins (et pas seulement des « traces » d'événements), aussi bien du point de vue politique, social que culturel. Mais surgissent également ces voix du silence, ces « paroles captées » au détour d'archives, ainsi les plaintes des prostituées *poblanas* ou les insultes recueillies dans les cafés de Buenos Aires ou, plus masquées, les offenses captées au détour d'un duel – ou des documents plus récents, y compris sous forme d'enregistrements ou d'images, qu'étaient pour les élites du temps certains acteurs sociaux marginalisés ou méconnus, et plus particulièrement dans des sociétés d'Ancien Régime. Cette approche permet enfin de dépasser un autre phénomène à la fois générateur et révélateur de sensibilités, la médiatisation de l'événement et son corollaire, la manipulation de la mémoire, telle qu'elle apparaît dans le cas d'une histoire plus récente de l'Amérique latine, et de « faire mémoire de ces événements d'une manière apaisée » (P. Ricoeur). L'exemple antillais en témoigne amplement, et dans le long terme<sup>6</sup>.

Représentations au sens large du terme et images, fixes ou en mouvement, fondent, inspirent et modèlent le cas échéant des modes de sociabilités, ou encore les discours politiques, institutionnels et moraux dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, voire les préoccupations hygiénistes, dominants depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle. D'où le rôle de la littérature dans la prise en compte de réalités sensibles, occultées ou niées par le discours moral ou politique du moment, magnifiées dans le cadre d'affirmations identitaires émanant de diverses catégories socio-ethniques, ou en revanche stigmatisées jusque dans les imaginaires (« histoires de vies dans la ville », en particulier de personnages féminins, les bas-fonds et les exclus, l'« altérité inquiétante » du crime et de la violence dans les villes brésiliennes ou mexicaines du XIX<sup>e</sup> siècle, ainsi à Porto Alegre (Brésil) ou à Puebla, la folie dans la littérature brésilienne du XX<sup>e</sup> siècle (voir la contribution de Sandra Pesavento et l'émergence du modernisme brésilien), y compris vue « de l'intérieur », grâce aux écrits des internés, comme le montre Nadia Weber Santos); la création d'espaces spécifiques, de « collectivités de parole » si ce n'est de transgression, voire leur institutionnalisation.

Il ne faudrait pas oublier, par ailleurs, ce que Paul Ricoeur a souligné à maintes reprises, y compris dans son ouvrage *La mémoire, l'histoire, l'oubli* : que l'histoire relève d'une épistémologie mixte, d'un entrelacement d'objectivité et de subjectivité. Elle s'inscrit dans une double processus d'explication et de compréhension en une dialectique du même et de l'autre éloigné dans le temps. Elle est confrontation entre le langage contemporain et une situation (en principe) révolue : « Le langage historique est nécessairement équivoque » et se situe en tension entre l'objectivité nécessaire de son objet et sa subjectivité propre<sup>7</sup>. C'est dire que l'histoire des sensibilités couvre en définitive tous les domaines, ou presque, de l'histoire et notamment de l'histoire sociale, et des interrogations qui lui sont associées. La relecture des documents donne la parole

<sup>6</sup> Paul Ricoeur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000.

<sup>7</sup> Paul Ricoeur, « Objectivité et subjectivité en histoire » (déc. 1952), repris dans *Histoire et Vérité*, Paris, Le Seuil, 1955, p. 30.

aux oubliés de l'histoire, individus, groupes ou... affects. Est-ce pour autant une histoire anonyme (plutôt *des* anonymes dans certains cas, même si les individus rencontrés dans les archives ou les phénomènes analysés peuvent tout aussi bien être identifiés par l'historien familier des archives). La question mérite d'être posée, dans la mesure où les paroles restituées renvoient à une configuration sociale précise, à des situations de tension où « les mots forment cassure dans un espace social déterminé en déclinant, le plus souvent craintivement, l'ensemble des contraintes et des déchirements subis à l'occasion d'incidents quotidiens »<sup>8</sup>.

L'histoire des sensibilités consiste parfois à lire entre les lignes, confrontant les paroles aux représentations que leurs auteurs ont d'eux-mêmes. S'agissant d'un passé lointain (*la Colonia*, pour l'Amérique latine), les conflits (procès, tous documents conservés dans les archives judiciaires) jouent un rôle de catalyseurs et de révélateurs à la fois : certains acteurs, et problématiques, liés notamment à la vie quotidienne – apparaît ici la question de l'échelle – n'émergent en effet qu'en ces occasions bien précises qui constituent autant de ruptures dans la sphère du quotidien, dans ce qu'Arlette Farge appellerait « le cours ordinaire des choses », et par conséquent accèdent au statut d'événement : « Dans la texture des dires et des événements, un hors-lieu fait tenir ensemble la voix singulière et la condition commune » (A. Farge). D'autant que ces acteurs de l'histoire, bien souvent perçue au quotidien, que nous faisons ressurgir ou plutôt émerger à cette occasion, vivent une histoire « subie », de tragédies et de contraintes, dans laquelle ils sont immergés, l'envers d'événements beaucoup plus globaux (en termes d'histoire économique et sociale), leur vie plutôt que l'Histoire ou l'actualité. « Telle est l'histoire anonyme, celle des gens ordinaires; après coup, pour certains, seule une part de leur propre histoire subsiste, « congelée » en quelque sorte, mais omniprésente ». Le passé tel qu'il resurgit au détour de la mémoire des individus, ces expériences vécues, ces attitudes et comportements en réponse à différentes situations ou crises, ne présentent pas toujours de points de convergence avec celui, fondé sur un propos de connaissance et d'intelligibilité, de l'historien. « Or, combien d'histoires singulières ne se sont-elles pas nouées entre les événements qui ont surgi et la vie de chacun... « en des miniatures de l'Histoire » ? » (M. Ferro)<sup>9</sup>.

•  
• •

<sup>8</sup> Arlette Farge, *Le cours ordinaire des choses dans la cité du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, 1994, p. 9.

<sup>9</sup> Arlette Farge, *Idem*, p. 19. Marc Ferro, *Les individus face aux crises du XX<sup>e</sup> siècle. L'histoire anonyme*, Paris, Ed. Odile Jacob-Histoire, 2005, préface.